

Chapitre 14 : Ma jeunesse III (1953 – 1955 : 16 – 18 ans)

Lamkahlia

Après plusieurs semaines, j'ai demandé aux gens qui allaient à Adrar de s'informer sur ma valise à ma place. Mais aucune nouvelle. Même muni du diplôme de l'ajusteur mécanicien, à l'époque à Aoulef il n'y avait aucune industrie ni structure qui me permettait de trouver un emploi. Je suis resté à Aoulef durant plusieurs mois sans travail. Je me suis engagé, pendant tout ce temps, à apprendre la grammaire arabe à la medersa de Cheikh Bay. Cet enseignement ne remplissait qu'une heure par jour, à raison de trois fois par semaine. C'était vraiment minime. Abdelkader Bakadir et Mohammed Hamouda y étaient mes camarades. Pendant les derniers mois de l'année 1955, cette inactivité me laissait tomber peu à peu dans l'oisiveté. Cette oisiveté était la source des recherches des liens pour me divertir. J'ai commencé à faire connaissance avec plusieurs filles entretenant réciproquement des relations amicales. Messaouda, la plus favorisée, à qui je rendais visite plusieurs fois par jour, parfois même la nuit. Notre relation était bien sérieuse. Nous respections entièrement la norme de notre société mais cela ne nous a pas empêché de nous attacher mutuellement, de tous nos cœurs.

Lamkahlia : Cette assemblée était formée du sexe masculin uniquement. Elle était une sorte de confrérie religieuse que l'ancien régime monarchiste du Maroc formait dans les régions d'extrême sud pour la défense du territoire et de la population. Cette organisation existait avant l'algérisation du territoire par les français. Même après que les habitants avaient perdu le lien avec la monarchie, ils maintenaient cette organisation sans rien savoir. Une fois atteint l'âge de la puberté, un jeune de bonne famille et de bonne conduite se montrait fier d'y adhérer. Le jeune apprenait comment utiliser les armes et comment se défendre face à l'ennemi en cas d'attaque contre sa localité. Il était bien entendu que le royaume du Maroc n'avait jamais eu la souveraineté réelle sur ce territoire. Avant la conquête française, le monarque nommait un chef local chargé surtout de ramasser les dîmes pour la caisse du sultan et ce représentant de la monarchie venait une fois par an pour les ramasser. Mon maître d'école coranique, M. Taleb Mohammed Abdallah Boukadi qui était un des membres de Lamkahlia a

constaté en moi une personnalité fidèle à ces croyances fanatique et m'a proposé d'y participer. Étant naïf, je me suis senti fier d'y être.



Embauché par la société pétrolière à In Salah

Contre ma volonté et enveloppé par une angoisse absolue de me séparer de Messaouda, je me trouvais dans l'obligation de quitter Aoulef pour trouver un travail. Je suis allé à In-Salah. Là, j'ai contacté le chef de la base de la compagnie de pétrole C.R.E.P.S. Cet administrateur était un officier militaire strict. On l'appelait «Colonel Mongenou». Il parlait couramment l'arabe dialectal. Il a dû être auparavant parmi des militaires chargés des territoires de l'extrême sud algérien. Il m'a accueilli dans son bureau avec un sourire éclatant comme s'il me connaissait déjà. Avant de m'asseoir, je me suis senti rassuré et me suis dit : «voilà, c' est un homme de nature bonne avec qui je peux faire de mon mieux». Il s'est levé à demi courbé et m'a tendu la main. Il m'a fait signe de prendre place dans le fauteuil en face de lui. Il m'a fait la salutation de courtoisie en arabe. Il me paraissait qu'il connaissait la langue du sud au Tidikelt depuis sa naissance. Il m'a posé la question.

- Que veux-tu ici?

- Je suis ancien élève du centre professionnel des Pères blancs de Colomb-Béchar.

Je lui ai montré mon diplôme d'ajusteur mécanicien. Il a pris le téléphone et il a discuté avec l'ingénieur en chef de la direction géologique, M. Thissen. Il m'a dit qu'on pouvait m'accepter au sein de notre service mais malheureusement on n'avait pas besoin d'un ajusteur. Ils avaient seulement besoin de quelqu'un chargé du dessin industriel.

-Ça te convient ? m'a-t-il demandé. Tu connais ça aussi, je pense.

- Je l'ai aussi appris durant la formation.

- Alors il n'y a aucun problème, a-t-il dit.

Il a inscrit sur un papier mon nom et mon âge et m'a ordonné.

- Tu vas revenir demain matin pour commencer à travailler, m'a-t-il dit.

Bonne chance !

Il m'a tendu la main en signe de la fin d'interview.

Le lendemain, je me suis présenté à la direction géologique. M. Thissen m'a attendu. Il m'a reçu dans son bureau.

-Sois le bienvenu dans notre famille de la géologie, m'a-t-il dit devant les documents. Je te préviens que notre activité se fait dans la précision stricte et on n'est jamais permis de faire des erreurs. Je vais te présenter maintenant notre équipe.

Il a quitté son bureau pour un moment et est revenu. Il m'a demandé de le suivre. La direction géologique était composée de quatre baraques préfabriquées. Il m'a présenté d'abord à M. Laffont, chef de service puis à deux ou trois adjoints.

-Ton chef est M. Laffont. À son absence, tu reçois les ordres de moi. Maintenant je te laisse. M. Laffont va s'occuper de toi pour te montrer ce que tu dois faire quotidiennement.

Armé de volonté de fer et infatigable, j'ai donné le meilleur de moi-même. Je ne quittais jamais le bureau avant que le travail ne fût pas terminé, même si cela me coûtait un temps supplémentaire. À peine un mois passé, j'ai gagné l'estime de mes chefs. C'était début janvier 1956. Peu à peu, j'ai commencé à me familiariser avec le travail de la géologie. On me montrait comment on faisait des analyses des carottes, l'étude des enregistrements des films, les copies des rapports, l'envoi des messages,

surveiller la radio reliée avec les chantiers lointains et aller à l'aéroport pour récupérer des matières reçues des différents chantiers. Tout se déroulait comme il fallait. Je m'y intéressais petit à petit et voulais connaître d'avantage. M. Thissan s'est rendu compte de mon curiosité. Il m'a fait venir dans son bureau et m'a félicité.

- Je vois que tu t'y intéresses et que tu fais bien le travail, m'a-t-il dit. Il y a possibilité de te faire participer à un stage de perfectionnement en France. Quand le temps arrivera, je ne manquerai pas de t'en proposer.

Ses paroles ont attisé en moi la volonté de rester au sein de la société pétrolière CREPS.

Au printemps 1956, l'heureuse nouvelle s'est annoncée ! C'était la découverte pour la première fois du pétrole à Tigantourine dans la région d'Edjeleh. Quelques heures après, un avion spécial a transporté l'échantillon du produit à In-Salah. Plusieurs collègues et moi-même, nous sommes rendus à l'aéroport pour recevoir le nouveau-né. C'était la grande fête ! Certaines personnes non concernées par cet événement étaient déjà à l'aéroport avant notre arrivée. Ils ont dû dire que nous étions venus à accueillir le président de la république. Une grande fête a été organisée à In-Salah. Le jour même, une partie de la matière a été envoyée en France et le reste a été mis en exposition à la direction géologique. Tous les citoyens étaient permis d'y passer voir ce nouveau venu au monde. C'étaient le commencement de la prospérité. Une importante récompense a été payée proportionnellement à tous les travailleurs par la société CREPS.

J'ai vécu six mois à In-Salah. J'y ai loué une petite maison. Je faisais moi-même le ménage, la cuisine et la lessive. Je payais une dame appelée Bent El-Kiri, tellement gentille que sa bonté ne me permet pas d'oublier de citer son nom. Elle m'approvisionnait en eau potable dont elle transporte la jarre de loin sur sa hanche. L'eau était puisée à la foggara ou à un puits à quelques centaines de mètres. Je m'y sentais tellement heureux, dans la liberté d'un oiseau. Mais je rentrais à Aoulef chaque fin de mois pour rendre visite à ma mère qui vit avec ma sœur en l'absence de mon père toujours à la houillère à Kénadsa près de Colomb-Béchar à 1000 km environ au Nord - Ouest d'Aoulef. Je rentrais aussi à chaque occasion des jours fériés ou fêtes religieuses. Je m'y rendais assez souvent pour voir ma mère mais en réalité c'est Messaouda qui m'attirait le plus.

Retrouvailles avec Professeur Hugo

Au moment où j'avais juste commencé à me familiariser avec ce nouveau métier, M. Hugot, mon ancien maître d'école primaire, a débarqué à In-Salah. Il est venu uniquement pour me voir parce qu'il ne m'avait pas trouvé à Aoulef.

- Que fais-tu ici, m'a-t-il demandé, tellement précipité qu'il a oublié de me saluer avant d'aborder le sujet.

- Je n'ai pas trouvé de travail à Aoulef, ai-je répondu. La situation m'a imposé de chercher une activité au sein de l'industrie pétrolière.

- Tu es fou, m'a-t-il répondu, il n'y a aucun avenir dans ce que tu viens de choisir, a-t-il ajouté. Tu quittes immédiatement ici pour aller dans un centre de formation professionnelle agricole où tu acquerras un métier noble qui te permettra d'être fonctionnaire. Il y a le Centre de Formation Professionnel Agricole à El-Arfiane à 70 km au Nord de Touggourt. Après un stage accéléré, tu obtiendras un diplôme de moniteur agricole d'amélioration rurale. C'est un métier par lequel tu peux grimper les échelons sociaux tout en étant en contact avec la population. Tu finiras par avoir une popularité qui te permettra plus tard de participer aux élections et si tu nourris l'esprit politique, tu seras quelqu'un de notable dans la société.

À l'époque, un élève ne pouvait contrarier son enseignant. Il était comme son père. Alors on ne pouvait refuser ses conseils. Chose faite ! Quelques jours après, j'ai déposé ma démission. M. Thissen a été surpris et intrigué. Il m'a donné trois jours de congés pour réfléchir. Il m'a convoqué au bout de trois jours avec une espérance que j'aurais changé mon avis. Mais en vain.



Un mois plus tard, je me suis trouvé au centre de formation professionnelle agricole d'El Arfiane. La relation amicale avec Messaouda a déjà duré plus de deux ans. Je pensais toujours à elle, mais je n'étais pas sûr si elle était attachée à moi autant. Pendant mon absence, elle a eu une dépression nerveuse aiguë au point qu'elle était presque folle. Cette perturbation a duré plusieurs mois en 1956. Elle ne s'en est rétablie que lentement. La formation accélérée a duré dix-huit mois environ. A la fin du stage, j'ai enfin obtenu le certificat de moniteur agricole de l'amélioration rurale.

J'ai rejoint In-Salah pour M. Toutin, ingénieur agricole chargé de la direction du service agricole de la région du Tidikelt. On m'a nommé moniteur agricole de l'amélioration rurale de la région du Tidikelt-ouest au poste d'Aoulef. M. Tourin, mon chef technique au centre agricole d'In-Salah, m'a obligé de lui faire parvenir un rapport détaillé et périodique sur les différentes palmeraies de la commune d'Aoulef : Cgheurfa, Timokten, Akabli, et Tit, appartenant à une circonscription la plus favorisée en eau. J'étais souvent attiré par sa beauté naturelle quand je m'y rendais. Là-bas, après l'arrivée des français à Tidikelt, par instinct du génie, les ingénieurs français avaient constaté que la cuvette de Tit, comme celle d'In-Salah conservait une nappe d'eau albienne qui pouvait jaillir à la surface de la terre et plus ou moins de pression permettait d'arroser des palmeraies. Le matériel avait été transporté à l'aide de charrettes tirées par des animaux. Le creusement de

puits ne se faisait encore que par simple battage, mais on a réussi à obtenir de l'eau en abondance. Elle a continué à jaillir sans curage périodique ni entretien comme demandait la foggara. Cette découverte d'eau en abondance avait fait bénéficier les français d'un prestige et ils ont gagné les cœurs de la population de la région. «Les français sont des protecteurs qu'Allah a bien voulu nous envoyer», disaient les uns. «Ils ont apporté du bien, installé la paix mais ils ne nous ont pas imposé leur religion», disaient les autres. Aux yeux des chefs de la région, ils étaient là pour le bien, la stabilisation et la tranquillité du territoire entier. Avant leur conquête, les habitants étaient continuellement exposés aux attaques touaregs venant du sud ou celles des berbères venant du nord-ouest.

Le puits artésien de Tit avait alimenté sans défaillance la palmeraie pendant plus de quarante ans avant que la rouille avait détérioré les tubes en fer et fini par laisser l'eau fuir de tous les côtés. Ces fuites d'eau avait inondé la terre d'un diamètre de 6m environ. L'eau s'écoulait vers le point le plus bas, s'y amassait et formait un grand lac de plusieurs centaines de mètres en long et en large. Cela avait un peu adouci le climat autour du lac. Désormais, la palmeraie n'en bénéficiait plus pendant de nombreuses années. Ce lac était devenu un lieu de repos pour les oiseaux voyageurs, surtout les cigognes et les canards venant d'Europe rejoignant l'Afrique en Automne et vice versa au printemps. Ce n'était qu'en 1958 que le service hydraulique s'était décidé de forer par des moyens modernes un nouveau puits juste à côté et boucher le premier. Le débit de ce nouveau puits donnait 3000 l/mn. L'année suivante, ans la palmeraie de Karnafa, à un km et demie environ, on avait ajouté un autre puits. Celui-ci ne donnait que 1500 l/mn. Quant au premier puits, on n'avait remarqué que 1500 l/mn. Alors, la pression de cette nappe à Tit ne dépassait pas 3000 l/mn.

Patrouille des oasis

Armé d'une motivation potentielle, encore jeune, tellement ambitieux, j'ai fait de mon mieux en faisant une tournée par semaine à une des quatre palmeraies précitées. Le travail consistait à discuter avec les petits agriculteurs pour voir ce qui leur manquaient. Faire la constatation sur les maladies qui contaminaient le palmier, notamment le « bayoud », la chenille blanche, le « boufaroï » et ce qu'on n'est pas arrivé à déterminer. M. Toutin

prend la décision de faire une campagne d’importation de plusieurs milliers de rejets de palmier « Tinkarbouiche » prouvé résistant contre le virus du bayoud. Tinaceur pouvait aussi l’attaquer et guérir. Quant à Tinkerbouche, il était totalement immunisé. Il s’est rendu lui-même à Bouda pour examiner la qualité. Beaucoup de vendeurs l’ont trompé. Le palmier ne révélait sa qualité réelle que plusieurs années après. Beaucoup de tricheries ne se manifestaient qu’après. Certains fellah ayant acheté Tinkarbouche n’ont rien obtenu comme récolte. Le pire, certains ont été trompés par des rejets de palmier mâle. De temps à autre, M. Toutin faisait une inspection et je l’accompagnais. Un jour, il a vu une partie du tronc d’un vieux palmier asséché et il m’a dit que c’était la thermite... J’ai répondu que je ne savais pas le nom en français mais ici nous l’appelions « talkhoukh ». Il s’est mis en colère et m’a tiré par la main jusqu’au palmier. Il a sorti un canif de sa poche, l’a planté dans le tronc et a fait une entaille. Sous la partie pelée, voilà des insectes, des termites qui grouillaient.

- Tu vois, m’a-t-il dit. Alors si je dis quelque chose, tu dois te taire...

Il était mon supérieur. Je me suis tu mais me suis dit qu’il était inutile de continuer la discussion avec quelqu’un qui croyait aveuglément sa supériorité en connaissance. Le mieux c’était de le laisser tomber dans son ignorance. Un jour, il découvrirait que ce qu’il a dit n’était pas juste... S’il était plus discret, je l’aurais renseigné que la thermite contaminait seulement le bois mort et sec mais n’attaquait jamais un tronc encore en vie. Il y avait un proverbe arabe : « on peut parfois trouver dans le fleuve ce qu’on ne trouve pas dans la mer ».